

et se complaisent en leur prétendu mérite. Tel n'était pas M. Papineau qui devait se répéter souvent ces paroles de St-Vincent de Paul : " Quand j'aurais toutes les vertus, si je n'ai pas l'humilité, je m'abuse : et tandis que je me crois vertueux, je ne suis qu'un pharisien superbe."

Mais Dieu voulait cueillir dans cette plante les beaux fruits provenant de la rosée de ses bénédictions. Revenu à l'Hôpital-Général à la fin de juillet, M. Papineau s'aperçut qu'il aurait à paraître bientôt devant le tribunal de son Dieu, et, au commencement de septembre, il demandait à recevoir les derniers secours que l'Eglise offre à ses enfants. Il reçut le saint viatique. Pour un bon prêtre qui a toujours rempli ses devoirs avec une fidélité inviolable, cette réception est une grande fête. C'est bien lui qui comprend ce mot si touchant : *viatique*, c'est-à-dire, le pain, la nourriture qui fortifie pour le voyage du temps à l'éternité, de la terre au ciel. Quand il aperçoit la divine hostie, il savoure délicieusement ces admirables paroles : "*Ego sum resurrectio et vita ; qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.*" Le Maître Divin semble lui dire : "*Credis hoc ?*" Et son cœur, plein de foi, d'espérance et d'amour, s'élance vers Jésus, en poussant un cri qui console l'âme la plus affligée : "*Utique, Domine, credidi quia tu es Christus Filius Dei qui in hunc mundum venisti.*"

Depuis ce moment heureux, M. Papineau attendit la mort avec le plus grand calme. Il aimait à voir ses confrères qui lui prouvaient leur amitié par des visites souvent répétées. Il est si doux, quand on voit arriver le moment suprême, d'entendre une voix amie qui ne dissimule pas la vérité et qui apporte le secours des exhortations affectueuses à celui qui voit s'éteindre devant ses yeux la lumière du monde présent pour être bientôt transporté dans le sein de la lumière éternelle. Il leur offrait l'exemple de la résignation la plus parfaite et il leur donnait rendez-vous au ciel ; car

" Ceux qu'on aime, nous ont gardé
 " Près d'eux une place meilleure—
 " Et l'anneau reste ainsi soudé
 " Entre qui passe et qui demeure.

Le 10 septembre, ce saint prêtre rendait son âme à Dieu. Son service fut chanté à l'Hôpital-Général par Mgr l'Archevêque, et ses restes mortels reposèrent, à sa demande, dans les caveaux de l'Eglise de cette communauté.

Ne disons pas : *il n'est plus* ; ne prononçons pas ce mot impitoyable qui n'a jamais été chrétien, ni vrai de personne. Disons au contraire, il nous a quittés, mais nous ne l'avons pas perdu. Il n'est pas perdu pour la science ; car il a, par ses exemples, inspiré à ceux qui l'ont

connu son amour pour l'étude. Il n'est pas perdu pour l'amitié qui lui était si tendrement dévoué ; le tombeau des chrétiens est comme ces pierres de commémoration que les patriarches élevaient au bord de la route, aux lieux où ils se séparaient pour un peu de temps ; la séparation sera courte et le rendez-vous éternel. Il n'est pas perdu pour le Séminaire qu'il aimait et qu'il continuera d'aimer au ciel. Il n'est pas perdu pour l'Eglise dont il était un des membres dévoués. L'Eglise est une société qui ne se dissout pas par la mort ; elle a une loi qui unit les âmes arrivées les premières dans le repos avec celles qui restent encore dans la lutte : elle n'a sur la terre qu'un vestibule où elle se tient pour appeler les générations à mesurer qu'elles passent, c'est dans l'éternité qu'elle a son sanctuaire où elle rassemble ses enfants qui lui sont toujours restés fidèles.

L'Abelle.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 14 OCTOBRE 1880

M. l'abbé L.-O. Gauthier.

M. l'abbé L.-O. Gauthier naquit le 17 mai 1840, à la Baie St-Paul. Les talents extraordinaire qu'en apercevait en lui le firent remarquer parmi les enfants de son âge, et bientôt le jeune Gauthier entra au Séminaire de Québec. Malgré une santé toujours chancelante, ses progrès dans les diverses branches des connaissances humaines qui constituent un cours d'études, furent des plus rapides. Il occupait constamment les premières places et, à la fin de chaque année, de nombreuses couronnes venaient récompenser son travail et ses succès. Les annales de la Société Laval ont enregistré plusieurs travaux remarquables de l'historien futur, qui remontent à cette époque.

M. Gauthier se destinait à l'état ecclésiastique ; il fut ordonné prêtre le 6 juin 1868. Il enseignait déjà l'histoire depuis trois ans au Séminaire de Québec. C'est dire que c'était là son étude favorite. Et jusqu'à sa mort il poursuivit sans relâche ses recherches et ses investigations sur divers points de l'histoire universelle et de l'histoire du Canada. Son imagination brillante prenait feu, pour ainsi dire, au spectacle des grandes révolutions qui caractérisent diverses époques de notre histoire. Son expression était alors chaude, colorée, et, à force de talent, il faisait passer dans l'âme de ses élèves l'émotion qui l'agitait lui-même. Ceux qui ont suivi les leçons de M. Gauthier n'oublieront jamais cette parole claire et précise, cette

diction pure et élégante, qui ajoutait tant à l'intérêt du récit et aux charmes de l'érudition.

L'histoire du Canada avait pour le jeune professeur un charme fascinateur. Avec quel zèle, avec quelle scrupuleuse exactitude, il fouillait nos archives pour puiser des connaissances sérieuses aux sources même de notre histoire. Guidé et puissamment secondé par son ami de cœur, M. C.-H. Laverdière, M. Gauthier eut bientôt acquis une somme de connaissance très-étendue. Que de longues soirées ces deux amis n'ont-ils pas passées ensemble, dissertant à l'envie sur quelques points controversés, analysant les documents d'un autre âge, ou cherchant avec une patience de bénédictin, la solution d'un obscur, problème historique. Alors les heures passaient pour ainsi dire inaperçues et les deux savants amis étaient tout surpris d'entendre sonner minuit : le temps leur paraissait si court.

Cependant ces études historiques, quelques sérieuses qu'elles fussent, ne pouvaient apaiser cette soif d'apprendre qui dévorait M. Gauthier. Peu de temps après l'organisation définitive de la faculté de théologie à l'Université Laval, M. Gauthier se présentait à l'épreuve du doctorat, et cueillait cette palme doctorale après un examen qui est resté dans le souvenir des anciens, comme un des plus brillants qui aient été subis à l'Université.

A la théologie notre infatigable travailleur joignit l'étude des langues sacrées. Et telle était sa facilité d'apprendre, qu'après quelques mois d'études, il lisait l'ancien testament dans le texte hébreu lui-même. On dit même que, pour utiliser chaque jour ses connaissances linguistiques, il faisait tous les soirs sa prière en hébreu. Ce travail ingrat l'avait véritablement passionné ; son enthousiasme philologique était tel que nous l'avons entendu regretter amèrement la perte de la langue punique : cette belle langue, disait-il, dont il ne nous reste que douze vers, conservés par Ennius. Nous ne surprendrons personne en disant que M. Gauthier avait commencé l'étude des hiéroglyphes égyptiens. On aurait dit que les découvertes de Champollion l'empêchaient de dormir.

Un tel excès de travail était évidemment au dessus des forces du brillant professeur. Aussi le jour vint bientôt où il crut que quelques années de ministère sacerdotal lui rendraient les forces et la santé. Il fut donné pour vicaire à Mgr Persico, alors curé de Sillery. Que de fois Mgr Persico a admiré la vaste érudition, le jugement sûr, l'intelligence prompte et vive de son vicaire ! Pour lui M. Gauthier était un homme vraiment supérieur.

Un an plus tard M. Gauthier était